

XXII^e Congrès Eucharistique

International

DE MADRID

(24-29 Juin 1911)



Sa Sainteté le Pape Pie X a adressé la lettre suivante à son Légat au Congrès, Son Eminence le cardinal Aguirre, archevêque de Tolède, quelques jours avant l'ouverture du Congrès.

*A Notre Cher Fils Grégoire Aguirre,
cardinal-prêtre de la sainte Eglise Romaine
archevêque de Tolède, à Tolède.*

PIE X, PAPE

NOTRE CHER FILS,

SALUT ET BENEDICTION APOSTOLIQUE.

Nous avons appris avec grande satisfaction que les catholiques viendront nombreux, prochainement, de toutes les parties du globe, à Madrid, pour y célébrer, sous votre présidence, en qualité de notre Légat, un solennel Congrès Eucharistique ; et comme nous connaissons l'ardeur de religion et de foi qui distingue entre

tous vos compatriotes, il ne nous est pas difficile de conjecturer que les honneurs qui sont préparés par vous à l'auguste Sacrement seront d'une grande magnificence.

Certes, s'il ne convient pas que le peuple espagnol se laisse surpasser par aucun autre en tout ce qui se rapporte à la profession de la foi catholique, bien moins encore cela convient-il relativement au culte de Notre-Seigneur vivant parmi nous sous les voiles mystiques, puisque celui qui, à cause de son insigne dévotion envers ce Sacrement, a été donné comme Patron céleste aux Congrès et Sociétés eucharistiques, saint Pascal Baylon, fut le particulier honneur de l'Espagne.

Toutefois nous désirons vivement pour vous que ce Congrès se signale non seulement par le grand nombre des congressistes ou par la splendeur des cérémonies, mais aussi et surtout par l'abondance de ses fruits. En effet, tous vos soins doivent poursuivre ce qui est principalement l'objet de Nos préoccupations et de Nos pensées, à savoir que les hommes soient amenés à une plus grande connaissance, à un plus grand amour de Jésus-Christ et à une plus grande intimité avec lui. Vous comprenez bien vous-même que ce but ne peut être atteint que par une pieuse et religieuse communion à ce sacrement de vie ; c'est pourquoi il importe avant tout que parmi les chrétiens, — non seulement ceux qui ont atteint l'âge adulte, mais tous ceux qui possèdent l'usage de la raison — prévale l'usage fréquent et même quotidien de l'Eucharistie.

Proposez-vous donc avant tout, comme premier sujet d'étude, ce qu'il y a de principal sur cette question dans les actes les plus récents du Siège apostolique, c'est-à-dire, l'Encyclique *Miræ caritatis* de Notre illustre Prédécesseur, et Nos deux décrets *Sacra Tridentina Synodus* et *Quam Singulari*. Voyez par quels moyens ils pourraient plus pleinement et plus heureusement obtenir leur effet dans tout l'univers catholique. La tâche de votre zèle et de votre piété sera, en outre, de rechercher tout ce qui peut plus largement propager les usages salutairement institués pour entretenir la dévotion de tous envers l'Eucharistie.

Par exemple, Nous approuvons grandement la coutume qui s'est introduite en beaucoup d'endroits, qu'il ne se passe aucun dimanche ou jour de fête où il n'y ait dans toutes les églises et chapelles de l'un et l'autre clergé, exposition et bénédiction du Très Saint Sacrement, et sachez que nous souhaitons vivement que cet usage s'introduise dans les autres diocèses. Vous Nous causeriez aussi une grande joie si vous preniez soin de promouvoir de tout votre pouvoir de fréquents saluts du Très Saint Sacrement, les adorations perpétuelles et de solennelles prières au Dieu caché. Mais par-dessus tout, veillez à ceci et qu'aucun des ministres de la sainte Eucharistie régulièrement chargé du salut éternel des chrétiens ne l'oublie. Chacun sait que c'est une habitude trop fréquente, en raison d'un faux sentiment d'humanité et de piété, qu'on rende aux mourants ce détestable service que d'appeler le prêtre à leur chevet que quand la torpeur suprême des sens leur a enlevé toute connaissance de ce qui se passe autour d'eux. Aussi voit-on des chrétiens mourir sans être fortifiés par le Corps du Christ, qui est l'unique Viatique pour la céleste patrie. Appliquez-vous donc de toutes vos forces à extirper les racines d'un si grand mal et à inculquer à tous ce précepte de la charité fraternelle, savoir que ces puissants secours d'une vie meilleure doivent être administrés le plus tôt possible à tous ceux qui sont en péril de mort.

Il Nous reste à implorer le secours de la grâce divine pour vos desseins et vos entreprises et Nous le faisons de tout cœur. Et comme gage de ces faveurs et en témoignage de Notre particulière bienveillance, Nous vous accordons avec amour, à vous Notre cher Fils, et à tous ceux qui assisteront à ce Congrès, la Bénédiction apostolique,

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 5 juin 1911, huitième année de Notre Pontificat.

PIE X, PAPE.

Laudes ac gratiæ sint omni momento sanctissimo ac divinissimo sacramento.

Loué et remercié soit à tout instant le très saint et très divin Sacrement.

“C'est avec la plus vive satisfaction, écrit l'*Osservatore Romano*, avec la plus grande émotion que nous avons appris et publié ces jours-ci, les consolantes nouvelles des splendides manifestations de foi et de piété qui ont accompagné les magnifiques assises eucharistiques de Madrid.

“La foi héréditaire, la piété traditionnelle de la généreuse nation espagnole nous étaient un gage certain de la solennité et de la splendeur de ce Congrès, qui, vingt-deuxième de la série, devait, sans aucun doute, égaler les magnificences et les gloires de ceux qui l'avaient précédé, si solennels et magnifiques qu'ils aient été.

“Et notre attente, il nous est doux de le reconnaître, non seulement a été pleinement réalisée, mais dépassée de beaucoup, et par l'imposante affluence des congressistes, et par l'élan émouvant de leur piété, et par l'édifiante participation à ces solennités eucharistiques de la Famille Royale qui, fidèle aux nobles traditions de la monarchie espagnole, a voulu, en cette occasion, ajouter une nouvelle splendeur à la dignité royale en rendant un public et solennel hommage à Jésus, Roi et Seigneur des siècles, caché sous le voile des espèces eucharistiques.

“Spectacle en vérité, émouvant et inoubliable, d'un souverain et d'un peuple unis en une admirable harmonie de sentiments et d'amour autour de l'Hostie de Paix, spectacle de sainte édification pour lequel, au nom de la race latine, nous éprouvons le besoin d'exprimer nos sentiments de gratitude.

“Oui, vive et profonde est notre gratitude, parce que, dans les hommages solennels et enthousiastes rendus à Jésus dans le Sacrement, par le généreux peuple espagnol et son auguste souverain, à travers les rues de Madrid, il nous semble voir une noble affirmation, une solennelle et officielle revendication de la foi et de la piété des races latines, de leur fidélité invincible à cette sainte Religion qui fut leur maîtresse, leur guide, l'instrument et le boulevard de la civilisation.

“ Quand, les années précédentes, nous enregistrons avec une égale satisfaction les triomphes eucharistiques de Londres, de Cologne, de Montréal, en même temps qu’une profonde admiration, nous ne pouvions nous empêcher d’éprouver comme un sentiment de sainte jalousie et un désir très vif de voir ces triomphes et ces gloires se renouveler dans toute leur splendeur, parmi nous, dans les pays de race latine d’Europe, comme une réparation solennelle et une expiation de tant d’erreurs, de tant de fautes, de tant d’apostasies que nous avons à déplorer, et qui doivent apparaître d’autant plus graves aux yeux de Dieu que les bienfaits dont sa providence nous a voulu gratifier ont été plus signalés et plus précieux.

“ Ce vœu ardent de notre cœur est aujourd’hui pleinement réalisé. Jésus dans son Sacrement a parcouru triomphalement les voies de la Capitale Espagnole, adoré et acclamé par la foule enthousiaste, honoré par l’armée et les autorités civiles, accompagné des hommages des souverains qui ont voulu, à leur grand honneur, le recevoir avec respect dans le Palais royal, pour que de là, comme Maître et Seigneur de toutes choses, il bénit leur peuple...

Hommage pieux et fervent à l’auguste mystère de l’autel, soumission respectueuse et sans réserve à l’autorité suprême du Vicaire de Jésus-Christ,— car l’un ne peut aller sans l’autre—voilà les deux nobles affirmations auxquelles ont concouru, dans un admirable élan, le clergé et les laïques, les humbles et les grands de ce monde, les sujets et les souverains au Congrès Eucharistique de Madrid ; voilà la double et très noble démonstration qui, dans sa spontanéité et sa sincérité, doit apparaître comme une consolante promesse d’un heureux augure pour l’avenir.”

Il est permis, en effet, d’espérer, notamment, que le Congrès Eucharistique de Madrid aura une heureuse répercussion sur les rapports de l’Espagne avec le Vatican. Déjà le premier ministre, sur la demande du souverain, a nommé un nouvel ambassadeur auprès du Saint-Siège, ce qui rendra les négociations plus faciles. De plus, le roi Alphonse XIII a affirmé spontanément et énergiquement dans l’Assemblée géné-

rale de clôture, sa foi eucharistique, sa vénération et sa soumission envers le Souverain Pontife. A peine rentré de Madrid à la Granja, il a télégraphié au Saint-Père pour lui exprimer son enthousiasme pour la démonstration imposante de foi dont il gardera le souvenir impérissable et pour solliciter pour lui-même et l'Espagne la bénédiction apostolique.

Le peuple espagnol et son souverain ont honoré et acclamé Jésus Eucharistie ; Jésus, qui ne reste jamais notre débiteur, acquittera sa dette en leur rendant la paix intérieure et en inspirant aux hommes d'Etat qui sont à la tête des affaires une politique plus franchement catholique.

La Séance Solennelle d'Ouverture

Dimanche, 25 Juin

Comme le Petit Messenger du T. S. Sacrement vient de donner un compte-rendu détaillé des cérémonies du Congrès de Madrid, et que les lecteurs des Annales sont aussi abonnés à cette Revue, nous parlerons surtout ici des Séances de Travail, et nous donnerons à peu près *in extenso* les rapports les plus intéressants qui y ont été présentés.

La vaste et belle église de San-Francisco el Grande a été ornée et préparée pour la tenue des assemblées générales.

Les évêques et leurs représentants occupent la partie supérieure du chœur.

Dans l'atrium inférieur sont installés les membres du Comité permanent, de la Commission exécutive, les présidents et secrétaires des sous-Commissions, les présidents des juntas locales ; enfin les personnages qui prendront la parole au cours des réunions générales.

Sur l'autel principal brille la lumière de cent cierges. Dans la voûte, deux mille lampes électriques font ressortir les moindres détails de l'immense rotonde où le magistral pinceau de Ribera a retracé l'*Histoire de la religion à travers les siècles*. Les toiles de Goya, de Vélasquez semblent s'animer, sous ce grand jour, d'une vie fantastique. Les douze Apôtres de Beulliure, en marbre de Carrare, en deviennent plus grandioses. C'est l'émouvante glorification de la sainte Eucharistie, et l'on ne peut

s'empêcher de frissonner devant ce spectacle de réparation et d'amour.

Une foule énorme se massait, dès 5 h. 30, dimanche devant l'église San-Francisco. A l'intérieur, les évêques arrivent. Ils siègent dans le sanctuaire, dominant le reste de l'édifice. Le spectacle est imposant. Plus de cinquante évêques sont là rassemblés. Au premier plan, le légat entouré des dignitaires. Derrière lui, sur trois rangs, les évêques en violet.



L'Eglise de San Francisco el Grande où se sont tenues
les assemblées générales du Congrès.

L'infant Don Carlos, arrive avec sa suite en grands costumes. La maîtrise isidorienne entonne le *Veni Creator*. Puis l'infant se lève et prononce le discours suivant :-

“ En me confiant, dit-il, l'honorable mission de le représenter à cette séance d'inauguration du XXIIe Congrès eucharistique international, Sa Majesté le roi m'a ordonné de vous dire combien il s'unit à vous de tout cœur et combien Sa Majesté la reine et toute la famille royale participent à cette grandiose manifestation de foi et d'amour envers Jésus-Christ Roi dans l'auguste sacrement de nos autels ; et pareillement, il m'a ordonné d'adresser en son nom un affectueux salut de bienvenue

à tous les membres de cette assemblée et particulièrement à vous, éminentissime seigneur cardinal, qui présidez ce Congrès avec la haute investiture de légat pontifical. Notre Très Saint Père, le Pontife romain, ne pouvait confier cette haute charge de le représenter à personne qui fût plus agréable à notre bien-aimé Monarque ; n'est-ce pas lui, en effet, qui, juste appréciateur de vos vertus et de vos mérites, vous a présenté lui-même à Sa Sainteté pour occuper le siège de Tolède ?

“Si pour présider les derniers Congrès eucharistiques de Londres, de Cologne et de Montréal, Sa Sainteté a fait choix d'une personnalité d'un si haut prestige, de Son Eminence le cardinal Vannutelli, elle a jugé dans sa haute sagesse que dans cette patrie espagnole, dans cette nation catholique entre toutes, nul ne pouvait plus dignement représenter la personne auguste du Vicaire de Jésus-Christ que vous qui, à votre mérite propre, joignez le haut prestige de Primat de l'Eglise d'Espagne, et condensez en votre personne les glorieuses traditions des Eugène, des Ildefonse, des Ximénès, etc. Et vous, prélats et fidèles du monde entier, réunis ici en cette occasion, soyez les bienvenus ! Sa Majesté espère que de retour dans vos pays, vous conserverez au cœur un gracieux souvenir de la catholique Espagne. Je prie Dieu de répandre toutes ses bénédictions sur cette illustre assemblée, afin que ses travaux soient fructueux et concourent à répandre toujours plus le culte de Jésus-Christ Sacrement dans le monde, et à établir entre les peuples cette sainte fraternité qui, sans renier l'idée de patrie ni les glorieuses traditions que chaque pays conserve comme un précieux trésor, les unira tous dans un même amour, dans une même foi, de façon à ne former qu'un seul troupeau sous un seul Pasteur.”

Nous avons tenu à reproduire, aussi fidèlement que possible, le discours de bienvenue lu par l'infant don Carlos, parce que, dit-on, il est tout entier écrit de la main du roi, et traduit par suite ses sentiments personnels.

Le cardinal répond. Il se réjouit que l'Eucharistie reçoive ces hommages. Il remercie l'infante Isabelle, tante du Roi, présidente du Congrès, et toute la famille royale.

L'évêque de Namur, Mgr Heylen que nous avons admiré, l'an dernier, au Canada, lit alors en espagnol un discours très beau.

Il parle au nom du Comité eucharistique et glorifie Dieu d'avoir permis cette réunion du Congrès en cette catholique Espagne. Divers pays eurent l'honneur d'abriter le Congrès eucharistique. L'Espagne ne devait pas rester en arrière, car la patrie de saint Ignace, de sainte Thérèse est l'asile des manifestations enthousiastes. Mgr Heylen offre son obéissance au légat, il remercie la famille royale et l'infante de leur protection; il exprime sa gratitude à l'épiscopat espagnol qui veut faire du Congrès une manifestation triomphale de foi et d'amour. Il voit dans l'acte de la nation espagnole, acclamant l'Eucharistie, un augure des excellents résultats qui se produiront dans la vie chrétienne par les communions plus fréquentes et l'assistance à la messe. Ce Congrès influera aussi sur les oeuvres sociales qui acquerront ainsi une vigueur nouvelle. Le prélat fait l'éloge du décret *Quam singulari* et rappelle les paroles impératives du Pape. La communion des petits enfants est une coutume qui existait déjà en Espagne. Donc l'Espagne nous dira les bienfaits et les fruits de la communion des petits enfants.

La maîtrise isidorienne exécute alors *Tu es Petrus*, dont l'effet est superbe.

Suit la lecture des télégrammes des évêques empêchés, tous applaudis. Après le télégramme de l'évêque de Malaga, on fait une ovation spontanée. Toute l'église crie: *Viva Jesus Sacramentado*. Des applaudissements et des vivats suivent aussi la lecture du télégramme du cardinal Vivès, capucin espagnol. Le cardinal demande au Coeur de Jésus, à Notre-Dame, principale patronne et protectrice de la nation espagnole, et à saint Pascal Baylon, de bénir les membres du Congrès, de les enflammer d'amour pour la communion fréquente et quotidienne et de répandre de plus en plus la communion des enfants.

Alors la maîtrise isidorienne chante l'hyme du Congrès où revient ce refrain: "Gloire au Christ Jésus *Gloria a Christo!* où le ciel et la terre sont invités à acclamer le Christ. Ce chant sera entendu ces jours-ci à la fin de toutes les cérémonies importantes.

L'impression est profonde sur tous.

Le Cardinal donne la bénédiction, que tous reçoivent avec respect, et l'assemblée se retire dans l'admiration, avec les meilleures espérances.

La soirée artistique et littéraire du théâtre royal



On a beaucoup médité parfois de l'art espagnol, faute de le bien connaître ; on a souvent critiqué certaines coutumes et traditions de l'Espagne, faute de savoir les placer dans leur cadre et de les considérer dans leurs rapports avec le peuple qui les conserve. La soirée littéraire et artistique, organisée, par la junte du Congrès, mardi 27 juin, au théâtre royal de Madrid, me parut faite pour dissiper ces préjugés, s'ils existent vraiment.

A l'occasion du couronnement des poésies eucharistiques espagnoles primées au concours, le Comité avait organisé cette fête très réussie. Peut-être cependant se-sait-il bon de dire que trop de personnes durent rester à la porte, faute de cartes d'invitation, et peut-être est-il utile de noter que les gardiens de la porte se montrèrent inutilement "cerbères", je veux dire peu aimables, pour certains congressistes ignorant la langue espagnole et s'imaginant qu'on pouvait cependant leur parler autrement qu'avec des rebuffades.

Cette réserve faite — et on sera indulgent si l'on considère les difficultés d'organiser ces séances — le reste fut parfait.

Cet admirable *villancico*, *Cantiga del Rey Alfonso el Sabio* air populaire du XIII^e siècle en l'honneur de l'Eucharistie, d'un phrasé si naïf, d'une mélodie si attendrissante, fut interprété avec un art exquis par Mlle Pilar Gamero. La paraphase musicale du compositeur espagnol Eslava est un chef-d'œuvre des sciences orchestrales, dont la musique espagnole a le droit d'être fière.

Les trois premiers lauréats lurent ensuite leurs poésies, la première d'une inspiration très élevée. La seconde, d'un lyrisme émouvant, est celle d'un jeune religieux Jésuite, dont la voix, bien timbrée, a de délicieuses modulations. La troisième est l'œuvre d'une demoiselle et

n'est pas la moins théologique. Heureux pays, où les poétesses disent de si belles choses, si chrétiennes et parfois si profondes, en un style aussi cristallin !

*
* *

Il faut parler aussi du magistral discours de M. Menendez y Pelayo, le fameux critique et historien espagnol.

Chose curieuse, son ton paraît de prime abord monotone et cependant, peu à peu, il devient prenant ; la voix est forte, sonore, et l'on y sent passer un accent indéfinissable de conviction de foi émue, d'intense ardeur. On a tout de suite l'impression d'un homme très cultivé, mais aussi très sincère et qui voit autant qu'il les sent les beautés les plus transcendantes. M. Menendez y Pelayo a ce genre d'éloquence qui ne cherche pas l'effet et qui l'obtient sans y viser. La phrase périodique, au rythme vif, enserme l'idée qu'elle veut rendre, et l'on est tout haletant pour ne pas perdre un seul de ces mots dont chacun a sa place bien marquée et ajoute au sens une nuance.

L'assistance se rendait compte de ces qualités, je veux dire qu'elle en était saisie, frissonnante, vibrante, incapable à certains moments de contenir son admiration et son émotion. Les applaudissements éclataient comme une salve de triomphe.

D'ailleurs, M. Menendez y Pelayo ne se paye pas de phrases. Il pense beaucoup et il pense juste ; mieux encore, il pense " chrétien ". Dans son discours d'hier, s'élevant contre le dilettantisme sous toutes ses formes, " sans valeur ni consistance ", il faisait le procès non déguisé de l'art pour l'art. " L'art, affirmait-il, ne se conçoit pas sans le sceau de l'idéal. " Or, cet art idéaliste a été réalisé par Lope de Vega et Calderon dans leurs pièces eucharistiques. Quoi d'étonnant ? Un sujet si beau, des artistes si chrétiens ! Le beau idéal, Dieu, s'est incarné ; il a porté sur ses épaules le poids de la croix, il s'est donné dans l'Eucharistie.

J'ai encore dans l'oreille cette période rythmée, où l'émotion suit une sorte de marche ascendante ; je garde plus encore le souvenir de cette voix émue elle-même

et dont l'émotion gagnait si visiblement l'auditoire. M. Menendez y Pelayo est certainement un grand orateur, non par la multitude de ses ressources extérieures, puisque la monotonie de ces finales serait plutôt lassante ; mais par son fond très riche d'idées et par sa phrase éminemment oratoire.

Beaucoup de Français vont découvrir M. Menendez y Pelayo. En Espagne, on le considère comme l'homme le plus remarquable de la péninsule ; on l'appelle même *un génie* et, pour une fois, je n'oserais pas dire que l'hyperbole est excessive.

*
* * *

On nous donna aussi des projections représentant des objets d'art se rapportant à l'Eucharistie, des tableaux de maîtres espagnols.

Avec la gracieuse danse des *Seises*, nous entrons dans le folk-lore vécu de l'Espagne religieuse. Les *seises* sont les petits danseurs andalous qui, à Séville, le jour de la Fête-Dieu, viennent évoluer devant le Saint Sacrement en chantant une mélodie d'un rythme caressant et pieux. Les *seises* sont les enfants gâtés des Madrilènes, ces jours-ci, et ils méritent ces gâteries.

Vêtus d'un justaucorps strié de raies rouges et noires, dont les manches très longues retombent, pendantes ; de culottes et de guêtres blanches, ils se rangent cinq par cinq sur deux rangées et entonnent une cantilène en l'honneur de l'Eucharistie. La danse alors a lieu ; c'est une sorte de marche où les danseurs se croisent et s'entre-croisent en capricieuses figures, tout en chantant. De temps en temps, ils agitent leurs castagnettes en suivant le rythme de la musique.

L'Espagne est bien là avec son culte tendre, enthousiaste et démonstratif pour le Dieu de l'Hostie. Elle répond à l'appel du Sauveur : *Sinite parvulos venire ad me !* Elle envoie ses gracieux petits danseurs, dont les voix fraîches sont plus agréables au Cœur très pur du divin Maître.

Ce sont là coutumes touchantes ; elles révèlent la piété attentive, en éveil et presque susceptible de ce peuple espagnol si catholique.

La séance d'hier fut donc pour nous une révélation de cette Espagne chevaleresque et chrétienne, si légitimement fière de ses traditions, si attachée à cet idéal chrétien que M. Menendez y Pelayo, tout à l'heure, opposait à l'idéal païen et matérialiste.



Séance du matin

Mercredi, 28 Juin

Ce matin, séance solennelle en l'église S. François, présidée par le Cardinal Légat avec le cérémonial ordinaire et un beau programme de musique religieuse.

M. l'avocat Valentin Brifaut, de Bruxelles, parle le premier. Son discours est un brillant éloge de l'Espagne et un chant d'espoir en l'avenir religieux du pays.

L'évêque portugais exilé de Béja, parle ensuite et dit que sur l'invitation du nonce il a consenti à prendre la parole, malgré son exil, pour parler de la communion chrétienne, comme moyen de restauration nationale. Il traite son sujet avec onction et forte conviction, et termine en indiquant deux moyens de former des chrétiens qui communient : l'enseignement du catéchisme et la bonne presse. Instruit par les malheurs de sa propre patrie, il adjure les catholiques de comprendre l'extrême importance de combattre la mauvaise presse, cause principale de tous ces maux qui affligent aujourd'hui les nations, et d'aider la bonne presse aujourd'hui plus importante que l'érection des églises ou même la fondation des monastères.

L'évêque de Lugo nous parle de la piété remarquable de son pays de Galice pour la sainte Eucharistie. Il parle de la dévotion envers Jésus-Hostie dans toutes les anciennes colonies espagnoles et suscite beaucoup d'enthousiasme.

M. Henri Toussaint, avocat à la cour d'appel de Paris, vient ensuite.

Il montre avec forte conviction et éloquence que la question sociale, partout posée, ne peut être résolue avec justice et équité qu'en acceptant non seulement les décisions de l'Eglise sur la justice, sur le juste salaire, sur les devoirs des patrons et des oeuvres, mais encore en acceptant la vie chré-

tienne, telle que l'Eglise la veut pratiquer, notamment en ce qui concerne la réception des sacrements et celui en particulier de la Sainte Eucharistie. Et l'orateur développe, avec ampleur et grande éloquence, tous les heureux résultats, que devra avoir, pour la solution des difficultés sociales, la pratique de la fréquente communion. Résultats de lumière et de charité, de paix et de justice pour tous.

Un grand orateur espagnol, renommé comme un penseur et comme un maître de l'éloquence espagnole, le très excellent Senor Alexandre Pidal, président de l'Académie Royale espagnole et député au Cortès, termina la série des discours de cette séance par un discours admirable d'élévation et de grande synthèse sur l'Eucharistie, comme centre vital de l'économie du christianisme.

Par la seule façon dont ses compatriotes saluent sa marche vers la tribune, on devine combien ils sont fiers de ce grand orateur et combien ils attendent aujourd'hui de son beau talent. Personne ne fut déçu. M. Pidal parla superbement avec une connaissance admirable de l'économie et de la vie intime du christianisme, avec une fierté et une puissance d'accents égales : l'orateur a parlé comme un théologien instruit, comme un sociologue profond, comme un orateur d'une rare puissance de parole.

Quel beau discours ! Comme tant d'autres laïques admirables qui ont pris part à ce congrès, quel bel exemple il a donné à tous les catholiques du monde entier.

Ces nobles laïques parlent de la religion comme des prêtres instruits, et ils en parlent avec un sentiment peut-être plus vif, parce que plus fréquemment expérimenté, de son absolue nécessité pour la restauration et le salut des peuples que l'impiété conduit à la dégradation et à l'esclavage.

C'est une des précieuses leçons que donne le Congrès de Madrid.

L'Assemblée générale de clôture

(Mercredi, 28 Juin)

C'est bien longtemps avant l'heure indiquée par le programme, que les Congressistes prennent d'assaut les places dans l'église Saint-François qui se trouve une fois de plus trop petite, malgré ses vastes dimensions. Tout

ce que Madrid et l'Espagne comptent d'illustrations est là. La nouvelle a, en effet, circulé que le Roi en personne assistera à cette séance de clôture. On prépare le plus rapidement possible pour lui une tribune spéciale surmontée d'un riche baldaquin de velours rouge brodé d'or.



Eglise S. Jérôme où sont couronnés les rois d'Espagne.

La séance s'ouvre, comme les précédentes, par le chant du *Veni Creator* et l'invocation à saint Pascal Baylon. Puis la parole est donnée au Patriarche arménien, S. E. Mons. Paul Pierre XIII Terzian, qui s'expri-

me en français: il apporte au Congrès le salut de l'Orient, puis raconte les malheurs de l'Arménie et fait des vœux pour la conversion des schismatiques.

Après un discours très applaudi de Mgr Calpeno, magistral de la chapelle royale, et du docteur Weber Castel, représentant des catholiques allemands, M. l'abbé Jean Vaudon lit un remarquable rapport sur les origines et l'avenir des Congrès eucharistiques; il y complète ce qu'il a déjà dit dans un livre qu'il a publié sur ce sujet, et notamment, il fait ressortir l'influence du Vénérable P. Eymard sur Mlle Tamisier, l'initiatrice de ces Congrès. Nous donnons, *in extenso*, d'autre part, ce remarquable rapport où l'action eucharistique du Vénérable P. Eymard est exposée de main de maître.

A ce moment on annonce l'arrivée du Roi. Son Em. le Cardinal légat, les archevêques de Saragosse, de Grenade et de Séville, les évêques de Madrid, des Canaries et d'autres prélats se dirigent vers la porte de l'église pour y recevoir le Souverain qui est accompagné de la Reine Victoria, des Infantes Isabelle, Thérèse et Louise et de l'Infant Don Carlos, suivi du président du Conseil des ministres Canalejas, et de presque tous les autres ministres, ainsi que des autorités de la capitale.

Quand le Roi a pris place sous le baldaquin, le Père Postius, secrétaire du Congrès, lit le télégramme du Saint-Père, dont nous avons précédemment parlé, et qui recommande la nation portugaise aux prières du Congrès. La Cour et tous les assistants écoutent debout la lecture de ce télégramme qui produit une profonde impression. En voici le texte :

Je prie Votre Eminence d'inviter en mon nom tous les Congressistes réunis à Madrid, à offrir à Jésus-Sacrement de ferventes et spéciales supplications et des actes de réparation pour la nation portugaise si éprouvée et qui a si bien mérité de l'Eglise catholique et qui m'est très chère. Veuille le divin Cœur de Jésus soutenir et consoler les dignes et bien-aimés Evêques portugais, le clergé et les fidèles de cette noble nation si durement persécutés et éprouvés dans leurs croyances et leurs droits et qu'il ne permette pas que soient enlevées au

peuple portugais sa foi héréditaire, ses saintes et glorieuses traditions.

PIE X, Pape.

Puis le Roi, d'une voix forte et dans une attitude vraiment royale, lit le discours suivant :

EMINENTISSIMES SEIGNEURS,

“ A l'inauguration des travaux de cette assemblée, j'ai confié à l'Infant Don Carlos le soin de me représenter, et je l'ai chargé de vous communiquer les sentiments qui animaient mon âme et celle de la Reine dans cette circonstance solennelle.

“ Aujourd'hui, au moment où vos travaux s'achèvent nous venons en personne vous dire la très grande joie avec laquelle nous les avons suivis, et combien nos cœurs croyants se sont réjouis en voyant réunis ici les représentants de tous ces peuples différents par leur histoire, par leur langue, par leurs costumes, fondus en un seul troupeau dans le creuset ardent de l'amour pour le Très Saint Sacrement de l'Eucharistie, aliment sublime de la foi et de l'amour.

“ A vous, Messieurs, accourus de vos patries diverses, nous venons vous dire qu'après vous avoir à votre arrivée souhaité la bienvenue, après vous avoir alors exprimé le vœu que votre séjour chez nous vous fût agréable venant aujourd'hui vous adresser notre salut d'adieu et vous remercier de votre concours, nous vous demandons, rentrés dans vos foyers, de ne pas y oublier notre chère Espagne, de parler d'elle à vos compatriotes, de la leur dépeindre telle que vous l'avez vue : croyante, affable, hospitalière, et non pas dure et sombre comme le prétendent nos ennemis.

“ En terminant, Eminentissime Seigneur, notre dernier salut doit être pour le représentant du Pontife romain, du pasteur universel du peuple catholique. Dites-lui que la reine et moi nous lui souhaitons de longues années de vie, afin qu'il demeure longtemps l'apôtre infatigable de l'amour du Christ dans le Saint Sacrement. Dites-lui que, lui adressant l'hommage de notre affection filiale et respectueuse, nous implorons sa bénédiction apostolique pour nous, pour notre famille, pour l'Espagne, et pour tous les peuples ici représentés.”

Le discours royal qui contient une si nette affirmation de la foi eucharistique d'Alphonse XIII et de ses sentiments filiaux envers le Souverain Pontife a été accueilli par les acclamations enthousiastes de l'assemblée.

L'émotion apaisée, Son Eminence le Cardinal légat donna la bénédiction apostolique, selon l'autorisation qu'il en avait reçue du Saint-Père. Puis le Roi, la Reine, les Princes sortirent de l'église accompagnés du Cardinal légat et des prélats. La foule enthousiasmée rompit les barrières que les troupes étaient impuissantes à protéger et entoura le carosse royal et celui du Légat acclamant mille et mille fois Jésus-Christ, le Roi, la Foi, le Pape et l'Espagne.

De l'origine et de l'avenir des Congrès eucharistique internationaux

EMINENTISSIME SEIGNEUR, LÉGAT DU SAINT-SIÈGE,
MESSEIGNEURS,
MESDAMES,
MESSIEURS,

Mlle Tamisier, l'heureuse initiatrice des Congrès eucharistiques internationaux, a rendu son âme à Dieu le 20 juin de l'année dernière. Elle était née à Tours le 1er novembre 1834. Elle n'avait que six mois lorsque mourut son père.

A peine la mère a-t-elle surpris dans les regards de l'enfant la première lueur de raison et dans son sourire le premier éveil du cœur qu'elle oriente la petite âme vers l'Eucharistie. On peut dire de cette enfance prédestinée qu'elle ne fut pas autre chose qu'un acheminement vers la sainte Hostie, l'Hostie de la première communion. Sa mère lui en parlait toujours et si bien qu'au matin de la fête, à l'ouverture du ciboire, l'âme de la communicante se trouva épanouie en candeur, en fraîcheur, en ferveur.

Cette âme-là, aimante et embaumante, cette âme éprise de l'Eucharistie, Mlle Tamisier la gardera toute sa vie. Toute sa vie, chaque matin, dans une ardeur incessamment renouvelée, elle referra sa première communion. Ainsi, prêtres, mes frères, au témoignage de son peuple émerveillé, Mgr Berteaud, évêque de Tulle, tous les jours disait sa première messe.

Vers sa vingt-cinquième année, le P. Eymard, fondateur de la double congrégation des prêtres et des servantes du Saint Sacrement, la rencontre.

Le P. Eymard, auquel, semble-t-il, se peut appliquer cette louange biblique : *Quasi ignis effulgens et thus ardens in igne* ; c'est un feu qui s'allume et de l'encens qui brûle dans le feu ; le P. Eymard qui rêvait de construire pour un grand-roi, le roi des rois, le roi Jésus vivant dans l'Eucharistie un palais : avec quoi ? avec ces pierreries et ces diamants qui sont les âmes, les âmes vivantes, les âmes croyantes, les âmes en quelque sorte voyantes ("croire, c'est voir dans l'ombre") :— de lui dresser dans ce palais un trône : avec quoi ? avec ces escarboucles et ces rubis qui sont les cœurs, les cœurs aimants, les cœurs brûlants ;— de lui constituer une cour fidèle, sorte de garde d'honneur, garde du corps, toujours éveillée, toujours empressée, en royal service nuit et jour, et toujours lui faisant fête, une fête de lumière, de fleurs et de parfums, une fête d'adoration, d'oraison, de réparation, d'amour, quelque chose de semblable à la fête de l'Agneau sur son trône dans la Jérusalem céleste, une fête-Dieu perpétuelle et triomphale, — cependant que des apôtres s'en iront à travers le monde recrutant des amis, enrôlant des soldats, levant, s'il se peut, toute une armée, faisant jaillir de terre, et tout d'abord de la vieille terre de France si profondément eucharistique jusqu'à la Réforme, tout un peuple pour adorer, pour acclamer, pour chanter le Très Saint Sacrement.

Il la rencontre, et de son clair regard, il la distingue, et, il l'emmène. Puis il la revêt de la robe blanche des vierges, et il lui montre le prie-Dieu de l'Adoration, et il lui dit : Allez là, comme on va au paradis !

Elle vécut dans le cénacle des jours divins.

Plus d'une fois son heure coïncide avec celle du Père. Jamais elle n'était plus en ferveur qu'à cette heure-là. Ce fut pour elle une vision ineffaçable et comme une extase, l'attitude adorante et priante du saint devant l'Hostie. Elle en parlait encore, toute tressaillante, peu de temps avant de mourir. On aurait dit un chevalier faisant sa veillée d'armes. Il avait une telle manière de regarder l'ostensoir qu'on se disait à soi-même : Peut-être voit-il Dieu, et il prend le mot d'ordre.

Le mot d'ordre, quel était-il ?

L'Eucharistie n'est pas seulement pour la piété personnelle : elle est pour la vie du monde. Des âmes sont aujourd'hui dissociées : rapprochons-les du centre commun, l'Eucharistie. Formons des groupes peu à peu, des groupes d'âmes, des parentés nouvelles... Entre les âmes eucharistiques il y a une sorte de consanguinité, puisque l'on est de la même maison, la maison de Dieu, puisque l'on s'assied à la même table, la table de Dieu, puisque l'on y mange le même pain, et que l'on y boit le même vin, la chair et le sang de Dieu, et que l'on a dans les veines, dans la tête et dans le cœur, dans toute l'âme, la vie de Dieu... Préparons de nouvelles familles, en attendant des peuples nouveaux.

Le mot d'ordre, quel était-il encore ?

Il faut que Notre-Seigneur sorte de son tabernacle et de ses églises. Si le Saint Sacrement ne sort que pour le viatique des moribonds, s'il reste enfermé, comme chez les Grecs schismatiques dans un coin de sacristie, à peine luira-t-il comme un soleil crépusculaire, et la terre demeurera inerte et froide, stérile. Ne craignez pas de l'affirmer : l'exposition du Saint Sacrement est un des besoins de notre époque. Il faut cette ostension solennelle, cette protestation publique de la foi des peuples en la divinité du Seigneur Jésus et en la vérité de sa présence sacramentelle. De toutes les réfutations à opposer aux renégats, aux incrédules, aux indifférents eux-mêmes, c'est peut-être là, non pas la plus savante à coup sûr, mais la plus impressionnante, la plus populaire. Il faut que le Saint Sacrement couvre le monde...

Elle entendait le héraut de la divine Eucharistie et elle conservait toutes ces choses en son cœur... Puis, un jour, je ne sais quel vent souffla, et il éteignit, dans l'humble maison de Nemours, les flambeaux de l'autel. " Adieu, ma fille ! lui dit le Père. Que de croix sur la terre ! Que de misères ! Oubliez les créatures... Attendez une autre grâce... Vous appartenez au Saint Sacrement à la vie et à la mort. On est riche avec ce trésor-là... Je vous bénis comme ma fille en Jésus dans l'Eucharistie."

Un an après, le 1er août 1868, le P. Eymard, dans la lumière de gloire, voyait face à face ce Jésus qu'il avait tant contemplé ici-bas sous les ombres du sacrement et auquel, tant de fois, avec le grand théologien-poète, il avait dit :

*Jesu, quem velatum nunc aspicio,
Oro fiat illud quod tam sitio
Ut te revelata cernens facie
Visu sim beatus tuæ gloriæ.*

L'empreinte du P. Eymard sur cette âme est manifeste et profonde. Mlle Tamisier a vécu toute sa vie des idées du vénérable fondateur. Elle les a creusées, ruminées, approfondies et, nous le croyons, agrandies, puis avec vous, Messieurs et Messieurs, et grâce à vous, en partie réalisées.

Voilà pourquoi, parmi les précurseurs et protecteurs de votre oeuvre admirable, je vois dans le premier rang, ce prêtre au cœur de feu, Pierre-Julien Eymard, sorte de prophète de l'Eucharistie, emporté par son zèle brûlant, comme un autre Elie, dans un char de feu, feu vivant lui-même, dont la bouche embrasée jetait du feu dans les âmes. *Surrexit Elias propheta, quasi ignis, et verbum ipsius quasi facula ardebat* (Eccli., XLVIII, 1).

Des mains bénissantes du P. Eymard, Mlle Tamisier passe aux mains d'un autre prêtre, un autre saint, dont je dirais, en empruntant la langue de Bossuet, qu'il fut *le plus désespéré amateur* de la pauvreté, de l'humilité, de la Croix, si le *Poverello* d'Assise n'avait, par ses insensés et scandaleux amours, *Judæis scandalum gentibus stultitiam* (I Cor., 7, 23), étonné le genre humain tout entier... Et quelle pitié pour les petits, ceux-là qui n'ont rien, qui ne savent rien, qui ne valent rien, ceux-là dont personne ne veut

pas même leurs parents qui valent moins encore, les mal élevés, les mal vêtus, les mal nourris, les sans-logis, les sans-patrie, les va-nu-pieds, les déchets de la société et ses rebuts !... Il s'en va ce prêtre, à travers les rues de la grande cité ouvrière, fouillant les coins et les recoins, cherchant la misère comme d'autres la richesse, et donnant ainsi, par delà deux siècles, la main à ce géant de la charité, notre saint Vincent de Paul.... Il les ramasse, il les baptise, les moralise, les civilise. Il a pour chacun d'eux dans sa poitrine un cœur de Christ. Puis quand il a fait luire en leurs ténèbres de belles clartés, quand à force de bonté patiente, il a brisé la gangue où se cache le trésor, quand il leur en a révélé à eux-mêmes, et fait sentir leur propre cœur, il leur rythme les battements purifiés et apaisés, il les élève, les agrandit, les ennoblit.. Puis, un beau matin de printemps, dans la grande lumière de la foi et dans les feux naissants de l'amour, à la table de la Première Communion, il leur donne à ces déshérités, avec la sainte Hostie, toutes les richesses de Dieu. Ajoutez qu'au royal service de cette dynastie d'espèce nouvelle,—je dis royal service, comme le P. Eymard, le pauvre étant à sa manière un sacrement du Christ—il veut des prêtres qui lui ressemblent, pauvres comme lui, dépouillés comme lui et qui, après avoir tout donné, se donnent eux-mêmes à profusion, comme le feu donne ses flammes, comme Dieu donne ses grâces, et qui volontiers, se laisseraient dévorer tout vivant : il ne cesse de leur dire que le prêtre est un homme mangé. Il en a trouvé, Messieurs, de ces forts, de ces grands qui ne se doutent guère qu'ils sont sublimes. J'en compte, en ce début du XXe siècle, plus d'un cent qui ont été formés sur ce patron, forgés sur cette enclume, jetés dans cette fournaise où la paille est vite consumée, mais où l'or resplendit.

Voilà cet Antoine Chevrier, fondateur de la Providence du Prado à Lyon, à qui Mlle Tamisier confie en 1872 la direction de sa pauvre âme désemparée. " Je voudrais, lui dit-elle, consacrer ma vie au service du Très Saint Sacrement."

Vous devinez, Messieurs, qu'avant tout, à son image ou plutôt à l'image de Jésus-Christ, il va la pétrir d'humilité, d'abnégation, de sacrifice.—" Soyez humble. Repentissez-vous. Cachez-vous. Que Notre-Seigneur seul vous voie et vous entende. Soyez le cierge silencieux qui brûle à ses pieds..." Puis, ce grand coup de lumière : Votre vocation n'est pas le cloître. Votre vocation, c'est de courir les chemins. Moi je mendie pour les pauvres : vous, vous mendierez pour le Saint Sacrement,"

En ce temps-là, à Paray-le Monial, deux cents députés français, à genoux devant l'Hostie dans l'ostensoir, consacraient la France au Cœur de Jésus.

De ce grand acte historique, il y eut dans l'âme de Mlle Tamisier une répercussion profonde et joyeuse. L'Etat social chrétien lui apparut, pour ainsi parler, dans sa beauté splendide. Mais comment le réaliser ?

Par l'Eucharistie. Par le règne de l'Eucharistie.

Il faut conduire à l'Eucharistie non pas seulement l'individu, mais la famille, la paroisse, le diocèse, toute la nation... Dieu, peut-être, lui demandait de se vouer au salut de la France par le

Saint Sacrement. De quelle manière ? Dans quel milieu ? Dans quelle mesure ? Elle n'en savait rien. Ce qu'elle savait, c'est qu'elle savait, c'est quelle était prête à tout pour le triomphe du Saint Sacrement. Nous l'avons dit ailleurs : c'était dans son âme comme une effervescence de patriotisme religieux. Elle entrevoyait une marche catholique vers l'Eucharistie et elle voulait y prendre part. Se défendre contre une sorte de poussée intime très forte lui était impossible. En elle, tout s'agitait et s'orientait vers le triomphe social de l'Eucharistie.

Le P. Chevrier lui a dit : " Vous êtes la mendiante du Saint Sacrement. Votre vocation est de courir les chemins."

Or la vocation du moment étant aux pèlerinages, elle y vit une indication providentielle. Marie a précédé Jésus. Les pèlerinages de la Vierge précèdent les pèlerinages de l'Eucharistie et sans doute les préparent. Il faut mettre la France en route vers l'Eucharistie. Il faut jeter la France malade sur le passage de l'Hostie et Dieu la regardera et Dieu la guérira. Ces pèlerinages lui semblaient comme l'inauguration par étapes du règne social de Jésus-Christ. Pour lointain qu'il paraisse, ce règne viendra. Notre-Seigneur lui-même n'a-t-il pas dit à la voyante du Très Saint Sacrement, Marguerite-Marie : " Je règnerai malgré mes ennemis !"

Encouragée fortement par son directeur, suavement par l'évêque de Belley, futur archevêque de Paris, Mgr Richard, par Mgr Mermillod, par plusieurs autres évêques, surtout par Mgr de Ségur qui écrit à sa demande *la France au pied du Saint Sacrement* elle a si bien mendié des prières et des dévouements, elle a si bien couru les chemins qu'à sa voix, peut-on dire, le Midi s'est ébranlé en Avignon et à Marseille, Paris à Saint-Jean-François et à Montmartre, Angers aux Ulmes de Saint-Florent, Besançon et tout l'Est à Favorney ; je n'épuise pas la liste glorieuse. Sur les chemins de France, en marche vers les sanctuaires historiquement favorisés de quelque beau miracle de l'Hostie, le peuple criait : " Miséricorde !" Et c'était comme un réveil de la grande endormie et comme une reprise de ces vastes mouvements populaires dont frémissait le moyen âge.

Réconfortant spectacle à coup sûr... Et pourtant c'était peu au gré de la zélatrice ardente.

Ce qu'elle rêvait, c'était, suivant le mot de Mgr de Ségur, " la levée en masse"; c'était la glorification nationale de l'Eucharistie. Il faut qu'enfin la France s'aperçoive que Dieu habite parmi nous. Il faut que le Saint Sacrement couvre la France en attendant qu'il couvre le monde !

" Laissez faire Dieu, lui disait le P. Chevrier. Dieu seul fait les œuvres. Soyez une lumière. Aussitôt qu'on verra un petit rayon sortir de vous, tout se groupera autour de vous... Dieu prend une âme, il la tourne ; il la retourne ; il la façonne ; il la jette ; la reprend ; la place ici, puis là Il en choisit une autre... Il les groupe, et, en son temps, il fait éclore la grâce... Ne précipitons rien. Tout arrivera en son temps... Marchez, c'est une vocation comme une autre... Dieu vous donnera les personnes nécessaires..."

Le P. Chevrier, Messieurs, n'aurait-il pas été quelque peu prophète ? Les personnes nécessaires, les premiers ouvriers de l'œuvre eucharistique, je les vois se lever les uns après les autres...

Et d'abord "le Saint Homme de Tours", M. Dupont, qui la connaissait depuis son enfance, qui était près d'elle au chevet de sa mère mourante et auquel plus tard elle voulait confier l'œuvre, sentant bien que le nom de l'apôtre de la sainte Face était une bénédiction et un rempart ; mais M. Dupont était vieilli et infirme : "Je ne puis, lui répondit-il, que prier pour votre œuvre, et je le ferai de tout mon cœur." Oh ! la prière d'un saint sur votre berceau, Messieurs ! Et il fit prier l'Adoration Nocturne de Tours.

L'abbé Pierre Bridet, ami du P. Chevrier, un passionné de l'Eucharistie, qui fondera à Lyon la paroisse du Très Saint Sacrement, tout de suite la comprend, il lui dit : "Le XXe siècle sera le siècle du Sacré-Cœur et de l'Eucharistie." Puis, sous son inspiration, il composera une brochure dont le titre seul est une théologie : *Le Salut social par le Saint Sacrement*.

Louis de Cisse, l'apôtre du dimanche, lui écrit : "Vous m'avez fait comprendre que l'Eucharistie est l'œuvre capitale de tous les siècles". Et partout où il passe, il met au service de l'idée ses convictions profondes et sa chaude éloquence.

Cyrille de Benque, de son action silencieuse et persévérante, la secondera jusqu'au bout ; Cyrille de Benque, l'ami du P. Hermann le converti, comme chacun sait, et le musicien de l'Eucharistie, lui-même apôtre et président de l'Adoration Nocturne.

Le P. de Foresta, compagnon de Jésus, lui révélera Paul de Pèlerin, ce jeune magistrat qui ne semble, après les décrets maçonniques du 26 mars, descendu de son siège que pour mieux s'agenouiller et s'abîmer devant le Tabernacle : Paul de Pèlerin, futur secrétaire du Comité permanent et qui sera dévoué à la cause sacrée, j'allais dire jusque par delà le sépulcre ; Paul de Pèlerin qui lui lança ce cri, un jour que l'obstacle surgissait presque insurmontable : "Jetez-vous à la mer et marchez sur les flots..." Il pouvait bien parler de la sorte, lui qui, pour l'Eucharistie, aurait marché sur des charbons ardents.

Gustave Champeaux soutiendra en plus de deux cents lettres et au besoin enflammera son courage : Gustave Champeaux, le bras droit dans les œuvres du "Saint Homme de Lille", Philibert Vrau.

Ici, Messieurs, la louange se tait. Le nom seul : Philibert Vrau, est un hymne à l'Eucharistie.

J'entends Mgr de Ségur, le saint aveugle qui puisait à l'autel toutes les clartés dont l'Hostie inondait son âme. Dès la première heure, il lui dit : "Votre pensée est trop sainte pour ne pas venir de Dieu." Et il lui écrit des lettres qui se peuvent résumer dans l'immortelle clameur de notre Jeanne d'Arc : "En avant ! Tout est nôtre !"

J'entends Mgr Mermillod, au château de Cibens, près d'Ars : "Il faudra songer pour l'étude de ces idées et le développement de ces œuvres à un Congrès eucharistique." Et il en voudra pré-

sider un chez lui, à Fribourg. et qui sera, je dirais le plus social de tous, si Montréal n'avait donné au vieux monde l'émouvant spectacle d'un peuple qui affirme, au grand soleil de la liberté et de l'histoire, la royauté souveraine de Jésus-Christ sur les nations.

J'entends le cardinal Richard, en cetemps-là son ordinaire à Bely (et auquel, en cette qualité, la renvoyait le P. Chevrier pour les décisions ultimes), applaudissant à sa pensée, l'introduisant près de l'archevêque d'Avignon, l'orientant vers Rome, modérant, quand il le fallait, ses ardeurs et disant un jour à M. de Benque, son bon visage épanoui dans un fin sourire : " Vous connaissez Mlle Tamisier... Ah ! mon pauvre Monsieur, que je vous plains !. Il vous faudra marcher toujours pour le Saint Sacrement."

J'entends Mgr Dubois, évêque-missionnaire, lui racontant les prodiges opérés au Texas par la sainte Hostie et concluant : " Je crois comme vous au salut social par l'Eucharistie." Je l'entends surtout à son retour de Rome : " J'ai entretenu Léon XIII de tous vos désirs eucharistiques. Le Saint-Père ne se lassait pas d'écouter et il ne tarissait pas lui-même. Il croit aussi notre salut par l'Eucharistie. Il a daigné me dire : *Pour les œuvres eucharistiques j'accorderai tout...* A présent, marchez : la bénédiction de l'Eglise est avec vous."

Elle a si bien marché, Messieurs, à travers la France, la Belgique et la Hollande et même, comme on l'a dit, si bien guerroyé, la Jeanne d'Arc de l'Eucharistie, qu'après sept ans de voyage et de difficultés de toute sorte, résistances, entraves, humiliations, répressions, un feu s'est allumé, dans Lille, un feu d'adoration, de réparation, de glorification eucharistique, en un premier congrès international (juin 1881), et depuis lors, l'incendie de foi et d'amour a brandi et déployé sa grande aile de flamme un peu partout dans le monde, de Paray-le-Monial à Lourdes, de Liège à Fribourg, de Reims à Metz, de Paris à Jérusalem et à Rome, de Londres à Cologne, du vieux monde au nouveau Monde, de l'Orient à l'Occident... Aujourd'hui, le vingt-deuxième congrès international attache au front de la catholique Espagne, déjà auréolée de tant de gloires, le diamant de la couronne. La Hollande et l'Irlande attendent aussi, Constantinople sans doute, l'Autriche-Hongrie à coup sûr, et j'entends, par delà les océans lointains, à Sydney l'Australie, Messeigneurs et Messieurs, qui vous appellent : *Transiens adjuva nos...*

Qu'est-ce que tout cela Messieurs ? Est-ce une fin ou un commencement ? Pour Mlle Tamisier, c'était un commencement. Elle avait l'espoir que les Congrès eucharistiques rendraient de plus en plus à Notre-Seigneur non pas seulement des hommages individuels, mais, autant que possible, des hommages nationaux. Jésus, dit-elle, n'est pas seulement le roi des individus... N'est-il pas le roi des peuples ?

" Il est roi, chantaient Moïse et les fils d'Israël au sortir de la Mer Rouge ; il est roi dans l'éternité et par delà (Ex., xv, 18)." Il est roi par droit de nature, puisqu'il est Dieu.

Il est roi par droit de création, puisque c'est par lui que Dieu a tout créé. Auteur des mondes, comment les mondes ne seraient-ils pas à lui? Comme Verbe, il en est le roi (Joan., I, 3).

Il en est aussi le roi comme homme. "Demandez-moi, lui a dit son Père, et je vous donnerai les nations en héritage." Et le Fils a demandé, et toutes choses lui ont été livrées. *Omnia mihi tradita sunt a Patre meo* (Luc., X, 22.) Il est donc roi par droit d'investiture.

Il est roi par droit de conquête. Corps à corps pour ainsi dire, il a lutté avec le mal et il en est mort. Il en est mort parce qu'il a voulu mourir. Il en est mort, mais de son tombeau il s'est élancé sur un cheval de guerre. Saint Jean l'a vu dans sa chevauchée triomphale à travers les nations reconquises, le front couronné de plusieurs diadèmes, l'œil en feu, un glaive dans la bouche, la robe encore rouge de son martyre. C'est bien lui : *Vocatur nomen ejus Verbum Dei*. Il s'appelle de son nom le Verbe de Dieu." Et sur son flanc je vois en lettres fulgurantes ces deux mots : *Rex Regum*, Roi des rois ! (Apoc., XIV, 11-16.)

Ne pourrait-on pas ajouter un quatrième titre de royauté? En Egypte, au temps de la famine, les affamés disaient à Joseph : "Donnez-nous du pain, et nous et notre terre nous vous appartiendrons. *Da nobis panes... et nos et terra nostra tui erimus* (Genes., XLVII, 1-27). Ne pourrait-on pas soutenir qu'en vertu de ce divin froment, l'Eucharistie, Notre-Seigneur Jésus-Christ a un nouveau droit royal sur nous, le droit du pain?

Il est roi. Les bourreaux du Christ furent donc bien inspirés quand ils imaginèrent de jeter sur ses épaules ce haillon d'écarlate qui devint pourpre royale sitôt qu'il fut teint de son sang, de mettre entre ses mains ce roseau d'ignominie qui devint à l'intant sceptre de gloire, et d'enfoncer en sa tête ce buisson qui devint une couronne dont les épines lanceront dans le temps et dans l'éternité plus de rayons que tous les soleils ensemble.

Bien inspiré aussi, Pilate, quand il écrivit ces paroles dont il n'entendait pas le mystère : *Jésus de Nazareth roi des Juifs*, en trois langues, l'hébraïque qui est la langue du peuple de Dieu, la grecque qui est celle des philosophes et des savants, la romaine qui est celle de l'empire et du monde, la langue des politiques et des conquérants. Bientôt quand il sera élevé de terre, ce roi de douleur et d'amour, de vérité, de liberté, de justice, les nations et les chefs de nations viendront l'adorer, Constantin et Charlemagne, Alfred le Grand, Edouard d'Angleterre, Henri d'Allemagne.. Canut de Danemark, vainqueur de ses ennemis, déposera ses drapeaux, sa couronne et son épée sur ses autels. Elisabeth de Thuringe, à la vue de tout un peuple, enlèvera de son front son bandeau royal et le déposera au pied du crucifix. Etienne de Hongrie consacrera son royaume à l'Hostie et se reconnaîtra vassal du Christ dans la personne du Pontife Romain... Le Pape et l'Hostie, noms divins, Messieurs, et réalités divines... Quels remparts

pour les patries ! Quelles gloires et quels amours ! — Ferdinand de Castille recevra la sainte Eucharistie la corde au cou, les pieds nus, le front dans la poussière, les yeux noyés de larmes, Godefroi de Bouillon ne voudra point porter la couronne d'or là où le roi Jésus a porté la couronne d'épines, et notre saint Louis qui, pour enchâsser la divine relique, fera construire et ciseler comme un joyau la Sainte-Chapelle, Louis de France dira : "Moi, je ne suis que le bon sergent du roi Jésus-Christ."

Et voici, messieurs, que de grandes nations modernes non seulement ne rendent plus à Jésus-Christ, en tant que nations, le culte qu'elles lui doivent, mais posent comme un principe de droit public, que l'Etat, leur représentant officiel, doit ignorer l'homme-Dieu. Que dis-je ? En proie à je ne sais quelle folie vertigineuse, les conducteurs des foules ont déclaré Dieu déchu de tous ses droits et honneurs sur l'humanité : *Nolumus hunc regnare super nos*. Nous n'avons pas d'autre roi que César, d'où il vienne, d'en haut ou d'en bas, et il n'y a point d'autres droits parmi nous que les droits de l'homme... Et c'est pourquoi ils ont séparé l'Etat de l'Eglise, et c'est pourquoi ils ont chassé Dieu et son Christ de partout ; s'ils l'avaient pu, disait Léon XIII, ils l'auraient chassé du monde son ouvrage ; où, comme ils disent dans leur langue insolente et barbare, ils ont tout laïcisé, depuis le berceau jusqu'à la tombe.

Qu'est-il advenu ? Sa pierre de l'angle arrachée, la maison croule... Les lois incohérentes et impuissantes tombent les unes sur les autres comme les murailles dans un tremblement de terre. Impossible d'établir l'autorité sur un fondement solide ; impossible de déterminer les vraies conditions de la liberté, et c'est une oscillation perpétuelle entre la dictature et l'anarchie... Aux frontières des nations, voyez ! Des millions d'hommes faits pour s'aimer se regardent sous des yeux chargés de haine et n'attendent qu'un signal pour s'entre-déchirer. Que saint Augustin a donc bien dit : Enlevez Dieu ou la justice (c'est tout un), que deviennent les royaumes de ce monde ? *Magna latrocinia*, de vastes brigandages !

Est-ce que tout cela n'est pas trop vrai, Messieurs, et d'une actualité poignante ?

Aussi une pensée obsédait Mlle Tamisier. Dans les derniers temps surtout, elle s'absorbait au pied du Très Saint Sacrement. Il lui semblait que de reconnaître, de proclamer, de propager à travers le monde cette reconnaissance des droits du Christ sur les peuples, c'était la mission très haute et l'avenir de plus en plus glorieux des Congrès Eucharistiques internationaux ; qu'après avoir, trente années durant, si bien travaillé à conquérir, comme on le disait magnifiquement ce matin, l'âme elle-même des nations pour la donner à Jésus-Christ ; et que, pour leur part, sous

l'autorité immédiate et la direction effective des chefs hiérarchiques, par conséquent sous les yeux du Saint-Siège, ils contribueraient peut-être à l'institution dans chaque patrie d'une grande œuvre de réparation nationale qui ferait, au regard de la justice éternelle, contrepoids à l'horrible crime de l'apostasie des peuples.

Quelle était, dans la pensée de Mlle Tamisier, cette œuvre de salut social ?

Il lui semblait qu'ici encore, la Providence avait tout préparé et que nous avions, pour ainsi parler, sous la main, les éléments le plus précieux dans l'institution admirable de l'Adoration Perpétuelle du Très Saint Sacrement.

En la plupart des diocèses, l'Adoration est établie de telle sorte que Notre-Seigneur, chaque jour de l'année liturgique, sans interruption, et parfois la nuit, est adoré, remercié, supplié, consolé par une paroisse qui représente le diocèse. Faites une trouée dans la frontière diocésaine, ou plutôt reculez la frontière, en l'élargissant jusqu'aux extrémités du territoire. A l'Adoration purement diocésaine ajoutez l'adoration et la réparation nationales. Que les fidèles soient invités à briser, eux aussi le cercle un peu étroit des intérêts privés ; — ne soyons pas si préoccupés de nos propres affaires ; cherchons d'abord les intérêts de Dieu, et Dieu se chargera des nôtres. Qu'il soit bien entendu et bien compris, et pour cela qu'on le dise et qu'on le redise du haut des chaires et jusque sur les toits, que l'Adoration Perpétuelle est la fête de l'Homage national rendu à la royauté de Notre-Seigneur Jésus-Christ en son Eucharistie.

Les messes, ce jour-là, seront pour la patrie, et les communions et les adorations du jour, et les veilles de la nuit et toutes les bonnes œuvres seront offertes à Dieu au nom de la Patrie...

Et qui sait, si, plus tard, à l'heure de la sagesse et de la bonté de Dieu, la piété catholique, suivant toujours les directions souveraines du Saint-Siège, n'aboutira pas à une grande journée d'universelle et unanime réparation, durant laquelle, dans toutes les églises du globe, serait déposé le divin roi sur son trône eucharistique ?

En ce temps-là se trouverait réalisée peut-être la parole du P. Eymard : " il faut que le Saint Sacrement couvre la terre..." Et les Congrès eucharistiques internationaux, dévoués à cette œuvre sublime, auraient, pour une large part, " avec le Saint Sacrement exposé partout et partout adoré ", contribué, suivant la forte expression du P. Chevrier, à " retourner le monde " et par conséquent à le sauver.





La Communion fréquente

— dans —

LES MILIEUX POPULAIRES (1)

Quand Notre-Seigneur Jésus-Christ parcourait les villes et les bourgades de la Judée et de la Galilée, qui le suivait et venait l'entendre ? *Sequebatur eum multitudo magna*, dit saint Jean. Cette *multitudo* constituait bien, je crois, un *milieu populaire* ; or, dans ce milieu populaire que disait Notre-Seigneur ? Relisez le chapitre VI de l'Évangile selon saint Jean. “ Je suis le pain de vie, celui qui mange de ce pain vivra éternellement ; et ce pain que je vais vous donner, c'est ma chair... En vérité je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous”, et le reste.

Les apôtres, dans leurs prédications, ne firent qu'expliquer et commenter les paroles de Notre-Seigneur, ils les firent pratiquer surtout. Les documents les plus authentiques attestent que les premiers chrétiens, “ persé-

(1) Rapport présenté au Congrès des Œuvres, de Rodez (France), par M. l'abbé Viguié.

vérant dans la doctrine des apôtres », usaient de la sainte Eucharistie, qu'ils l'emportaient chez eux pour se communier eux-mêmes et que leurs persécuteurs, ignorant le mystère de leurs rites religieux, les accusaient de s'adonner à la manducation sanguinaire de petits enfants égorgés.

Je ne veux pas vous faire l'histoire de la sainte communion parmi les chrétiens de différents siècles. Qu'il me suffise de vous rappeler que la ferveur des fidèles s'étant refroidie à la suite d'hérésies diverses, l'Eglise fut obligée de prescrire au moins la communion annuelle pour ceux qui voulaient rester dans son sein ; mais en même temps elle exprima son désir que chaque fidèle communiât le plus souvent possible et ce plus souvent va jusqu'à la communion quotidienne.

Cette doctrine a été nettement mise en lumière par le récent décret du Souverain Pontife Pie X, sur « la communion quotidienne ».

Tout y est, Messieurs, dans ce Décret ; chacun peut s'en rendre compte. Pour communier *licitement* chaque jour, rien n'est exigé de plus que ce qui est exigé pour communier *licitement* chaque semaine, chaque mois, et chaque année, c'est-à-dire, seulement *l'état de grâce* et *l'intention droite*, bien qu'il soit *très convenable*, dit le décret pontifical, que ceux qui pratiquent la communion fréquente et quotidienne soient exempts aussi de péchés véniels au moins pleinement délibérés et de l'affection à ces péchés.

Tout cela, Messieurs, à qui s'adresse-t-il ?—A tous : Notre-Seigneur parlait à tous ceux qui l'entouraient (*multitudo*.) Il n'avait en vue ni les carmélites, ni les Frères des Ecoles chrétiennes, ni les séminaristes, mais son appel, comme celui de l'Eglise, s'adresse à tous les hommes de quelque condition qu'ils soient.

Nous sommes tous, ici, pleinement imbus de ces principes de théologie et de direction pieuse. Nous comprenons la nécessité de la communion fréquente pour tous. Et cependant cette communion fréquente existe-t-elle dans le milieu que nous sommes chargés d'évangéliser ? A chacun de nous de répondre dans l'intime de sa conscience de prêtre. Ce n'est pas que nous manquions de

zèle; mais peut-être, suivant une routine désastreuse, nous contentons-nous de maintenir le gros du troupeau de nos fidèles dans les pratiques extérieures de la religion ? Peut-être n'allons-nous pas assez à la recherche des âmes, de chacune en particulier ? Peut-être croyons-nous avoir assez fait de maintenir des traditions chrétiennes, négligeant de développer la vie autour de nous ? Je vais plus loin, Messieurs. Nous n'osons pas demander la communion fréquente dans nos milieux populaires, Nous avons peur, et cependant notre ministère n'est-il pas *d'amener les âmes à Dieu* ? Ces mots " amener les âmes à Dieu " ne doivent pas être une formule que nous croirions réalisée parce que notre église sera bien pleine le dimanche à la messe ; ils ne deviendront une réalité vraie que si nos fidèles communient.

Ne disons pas que les jeunes gens de nos œuvres ou patronages, que nos fidèles n'ont pas le temps, qu'ils mènent une vie trop terre à terre, qu'ils sont trop plongés dans la matière pour apprécier et goûter la joie de la sainte communion. Mais ils le seront bien plus, terre à terre, s'ils ne communient pas ou presque pas. Et pourquoi sommes-nous prêtres, sinon pour élever les âmes ? Mais partout où il y a des hommes ayant trempé dans la marmite du péché originel, partout on est, hélas ! attaché aux choses d'ici-bas, attiré vers le plaisir, enfoncé dans la matière : — à nous encore d'élever les âmes.

Il y a dans notre province, je le sais par expérience, de véritables trésors d'âmes cachés le plus souvent sous une écorce un peu rude. Brisons cette écorce, remuons ces âmes, cultivons-les, mettons nos âmes de prêtres vraiment surnaturels en contact avec elles et nous serons émerveillés des résultats produits. Dans mon petit village du Ségala, j'ai connu d'excellentes mères, d'excellents pères de famille, ne manquant jamais la prière du matin et du soir, assistant à la sainte messe très souvent dans les semaines d'hiver, faisant le signe de la croix avant le travail, ne manquant jamais les offices du dimanche, récitant le chapelet le dimanche soir en famille, et ne communiant que quatre ou cinq fois par an. Eh bien, ce n'est pas assez. Elles ont, nos braves paysannes de l'Aveyron, beaucoup plus de mérite que bien des

saintes communiantes de nos villes qui, après la messe, trouvent le temps de déchirer, d'une langue dévote, leur voisin ou leur voisine, quand ce n'est pas le curé et surtout le pauvre vicaire. Quelle force, quel soutien, quelle consolation elles trouveraient dans cette union avec Dieu dont elles ignorent la douceur et le charme !

Pourquoi ne communierait-il pas ce brave paysan qui, du matin au soir attaché à la glèbe, n'a pas le temps d'offenser Dieu ? Pourquoi ne communierait-il pas ce jeune enfant, cette jeune fille qui, gardant son troupeau sur le coteau ensoleillé, lit une vie de saint ou égrène son chapelet ? Ils ne savent pas, oui, ils ne savent pas. A nous de les élever, de les diriger, de les orienter vers la sainte Eucharistie. Quel bien ils retireraient de cette union *consciente* et fréquente avec Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Je viens de prononcer un mot que je vous prie de remarquer : *union consciente, comprise, appréciée*. Un des grands dangers à éviter, c'est que pour nos chrétiens la religion ne soit pas une formalité, une affaire de convention, un habit qui est à la mode au village et que l'on quittera à l'occasion si l'on quitte la paroisse pour aller dans un *pays* plus ou moins *bon* ou dans une grande ville quelconque. Oui, faisons vivre le christianisme autour de nous, que tous ceux que nous dirigeons en soient pénétrés corps et âme. Une âme dans un corps, et Dieu dans cette âme, voilà le chrétien, ne l'oublions pas.

Pour arriver à un résultat sérieux, pratiquons à la lettre le *Cognosco oves meas* de l'Évangile. C'est capital pour un curé, pour un directeur d'oeuvre, et à chaque âme, ou plutôt à chaque catégorie d'âmes donnons la nourriture appropriée, la direction convenable pour les mener peu à peu et comme naturellement à la sainte communion. Établissons la liste de nos jeunes gens, de nos jeunes filles, des hommes, des femmes de la paroisse. Groupons-les selon leurs aptitudes et leur état moral. Parmi ces groupes formons une élite, oui, formons une élite dans chaque catégorie ou association. Cette élite rayonnera autour d'elle et entraînera d'autres âmes, *Exempla trahunt*.

Enfin, Messieurs, si parmi les adultes de notre milieu, il est difficile de briser une routine invétérée, commen-

çons par les enfants, garçons et filles. Dès leur plus bas âge, occupons-nous d'eux. Préparons-les avec grand soin à la Première Communion. Ne nous contentons pas de leur apprendre la lettre du catéchisme. Confessons-les souvent. Faisons-les vivre d'une vie pieuse proportionnée à leur âge. Ne les abandonnons pas, surtout après la première Communion.

Redoublons au contraire de sollicitude. C'est le moment le plus important. Et si, malgré tout, si, malgré bien des peines, nous ne réussissons pas nous ne devons pas nous décourager.

MESSE ANNUELLE

Pour les Associés Défunts.

Nous prions les Confrères qui ont leur numéro d'inscription de **2400** à **2700**, de vouloir bien célébrer durant le mois la messe prescrite pour les Associés défunts. (Messe privilégiée par Rescrit du 8 Février 1905).

DEFUNTS

Le Rév. Philéas Lessard, du diocèse de Québec, entré dans l'Œuvre en 1894 et décédé en juillet 1911.

Le Rév. Hormisdas Chabot, du diocèse de Sherbrooke, inscrit en Juin 1909 et décédé également en juillet dernier.

A NOS ABONNES

Les retraites ecclésiastiques qui viennent d'avoir lieu nous ont apporté un surcroit de travail, étant donné les nombreux changements d'adresses et cotisations annuelles. Le temps ne nous a pas permis d'en tenir compte sur les bandes d'adresses imprimées. Nous donnerons satisfaction à tous le mois prochain.

Publié avec l'approbation de Mgr l'Archevêque de Montréal